

*Thématique projetée [1] : Les expériences de « mise en patrimoine » et de « mise en tourisme » dans les quartiers historiques ; les stratégies retenues par leurs acteurs ; les tensions, les conflits et les négociations auxquels donnent lieu la mise en patrimoine et la mise en tourisme des quartiers historiques.*

*Faire émerger l'idée d'une requalification du centre historique de Tiznit (MAROC). Du projet associatif au projet collectif : la mise en œuvre d'un projet communal.*

Face au concept de « centres émergents » lancé depuis peu et censé développer les villes secondaires au Maroc, l'idée de revitalisation des centres historiques des villes de moyenne envergure, peine à émerger. Il existe mais il y a un problème de méthode et de lourds enjeux spéculatifs. Le pays soudain se réveille, conscient de posséder du patrimoine, sans savoir très exactement quoi faire et comment faire, conscient aussi tout à coup d'un besoin de « mise à niveau » des villes, où pendant les cinq décennies qui ont suivi l'Indépendance (1956), il y a eut très peu de construction de bâtiments de services de proximité : écoles, dispensaires, hôpitaux ont été construits au compte-goutte ; mais aussi peu de routes avant la décennie 1990 et de tout ce qui favorise également le développement comme l'adduction en eau potable et l'électricité, l'alphabétisation ou la formation en général, qui dans le monde rural, ont été le fait d'associations au tout début des années 1990 avant que l'Etat ou de grandes ONG et agences de coopération s'associent avec lui et prennent le relais ces toutes dernières années.

En même temps, la question du type de développement est posé. Car c'est plutôt au nom d'un mal développement que l'on construit, le plus souvent sans respecter les espaces verts qui existaient sur les plans autorisés, qu'on habille de bordures de trottoirs et de lampadaires sans se soucier de la consommation finale en énergie, et aussi de ce que l'on remplace au nom du progrès, beaucoup de formes bâties héritées du passé, par des constructions sans caractère ni identité. Dans toutes les agences d'architectures, la conception bien souvent ne se soucie ni du génie du lieu, ni de l'héritage bâti. Le tout béton, dans une uniformisation d'abord des procédés ensuite des formes construites, nivelle par le bas des villes qui avaient un patrimoine vivant, ne se préoccupe curieusement pas prioritairement de l'assainissement ; dessinent des jardins publics puis les supprime ordinairement au profit d'énormes mosquées, etc. L'éradication systématique du pisé et des matériaux vernaculaires sous prétexte de sécurité, etc.) est une habitude qui désormais ne pose aucun souci éthique à qui que ce soit.

Pourtant, ça et là, une société civile émerge et essaie de réagir. Le cas que je vais exposer aujourd'hui est Tiznit, ville de 75 000 habitants, située dans le Sud marocain, en bordure

atlantique à une heure de la métropole d'Agadir-Inezgane (Agadir reconstruite après le tremblement de terre de 1960).

Trois moments se dégagent de l'approche patrimoniale de la ville de Tiznit : les actions entreprises sous le protectorat où la vieille ville est classée<sup>1</sup> et où un état des lieux est intéressant à poser avant de comprendre les enjeux de cette toute première protection. Puis le laisser-aller des années post-coloniales jusqu'à 2004 et enfin le réveil, la dynamique récente de retour sur soi par le patrimoine orchestrée par une municipalité organisée et active. Notre exposé ne suivra pas les étapes chronologiques de la gestion de la ville mais remontera d'aujourd'hui à ce qui fut mis en place à partir de l'héritage patrimonial. Nous ne traiterons pas ici la question de l'accélération de la dégradation de la ville ancienne pour nous intéresser bien plutôt à des choix locaux qui se concentrent sur quelques bâtiments fondateurs dans les deux quartiers historiques de la bourgade soussie.

Avant d'aborder la situation coloniale qui permet le classement de la ville et d'analyser les conditions « primitives » si j'ose dire, de cet écusson historique, observons comment actuellement les projets sont mis en débat à l'intérieur de petits groupes, souvent associatifs, pour être ensuite validés par une action concrète, associée à une décision budgétaire.

### **Les premières associations : *Timtit (pour la sauvegarde du patrimoine), et Targa Dou Targa (pour la répartition de l'eau)***

Dans cette ville, qui a gardé une échelle humaine, et qui est composée de commerçants, mais aussi de lettrés par traditions – c'est une ville de Oulémas, les « docteurs en théologie » y avaient jadis leurs écoles réputées associées aux mosquées de leurs aïeux – de fonctionnaires, de militaires, d'enseignants et de gros propriétaires terriens ou de petits paysans vivant aussi d'élevage, ont très tôt fleuri toutes sortes d'associations très actives, les premières ayant créé une saine émulation dans une petite ville où l'honneur et la solidarité sont restées des valeurs fondamentales.

---

<sup>1</sup> Les remparts, portes et bastions de Tiznit sont classées comme *monuments historiques* par le *Dahir du 29 Safar 1351*, (4 Juillet 1932) paru au bulletin officiel n°1031, du 29 Juillet **1932**, page 866. Quelques mois plus tard c'est le site de Tiznit tout entier qui a été classé et protégé par le *Dahir du 21 châbane 1351* (20 Décembre 1932) paru au bulletin Officiel n°1056, du 20 janvier **1933**, page 48. En outre, un arrêté viziriel du 27 chaoual 1373 (29 juin 1954) portant classement de la ville ancienne de Tiznit étudie ses zones d'extension et de protection est paru au Bulletin Officiel n°2178 du 23 Juillet **1954**, page 1069. A cet arrêté est annexé un *Règlement de protection de la ville Ancienne* qui précise les mesures à prendre en matière de construction et d'aménagement à l'intérieur de la médina avant que ne soit créée l'entité « ville européenne ».

Cette société civile avec deux associations, *Timitit (pour le patrimoine)*, la première, animée par une élite d'intellectuels souvent fonctionnaires, amorce dans les années 2000 des tentatives louables de sauvegarde du patrimoine, en partenariat avec la délégation à la culture. Sont entreprises des restaurations d'une partie des remparts sur Bab Khmiss puis sur Borj Boutaferda. Tout ceci bien que du fait d'amateurs permet d'insuffler une flamme nouvelle et de solidariser autour d'une équipe, des actions qui ont un certain impact sur l'ensemble des citoyens et que la presse locale relaie volontiers. La seconde association *Targa Dou Targa (pour la répartition de l'eau<sup>2</sup>)* voulait quand à elle prendre en main la palmeraie historique et proposer une mise à disposition en ressources en eau. Grâce à l'appui du Ministère de l'agriculture, elle a permis de faire l'inventaire de la ressource en eau sur la rive droite et de proposer un projet de remise en état de l'oliveraie.

Pour ne pas exclure les citoyens vivant toujours de petite paysannerie (élevage, cultures maraîchères), mais aussi pour protéger la ville de toute spéculation sur des terres collectives que certains voudraient bien voir rapidement transformés en lotissements rentables, le projet municipal actuel intègre la mise en valeur de l'oliveraie historique, traitée désormais comme une extension de la zone protégée des remparts de la médina (classés en 1933 patrimoine national par *Dahir*) devenue « zone de protection paysagère ». Cette lutte, nouvelle pour la municipalité, implique la création de servitudes d'utilité publique de type ZPPAUP (Zones de Protection du Patrimoine Architectural, Urbain et Paysager), n'existant malheureusement pas au Maroc. Seul le dernier discours royal pointant l'importance de l'environnement, a permis que l'idée – qui avait germé dans les esprits dès 1996 – se concrétise récemment par des fonds (municipaux et nationaux) alloués à la revitalisation des abords immédiats de la vieille ville en réutilisant les eaux retraitées<sup>3</sup> de la ville.

Ce qui est intéressant aujourd'hui c'est que ces deux associations ont été – par les figures de leurs membres – intégrées dans le conseil municipal à partir de 2004 qui a transformées leurs revendications en chevaux de bataille politiques et électoralistes avant d'en faire un programme d'actions associées à des partenaires étatiques et internationaux. En effet, ce qui est intéressant à Tiznit, c'est cette façon d'englober le noyau historique aux jardins tout aussi

---

<sup>2</sup> « Pour une répartition équitable de l'eau commune » serait plus appropriée.

<sup>3</sup> La station de traitement financée pour partie par l'ONE (Office National de l'Eau Potable), le Ministère de l'agriculture, la municipalité, et des ONG internationales, a été achevée en 2007 ; sa mise en fonctionnement est en cours, elle sera appuyée par la coopération japonaise au Maroc.

historique, les palmeraies étant toujours le miroir des villes. Le mot *at-turath* en arabe, patrimoine, a une composante autant environnementale que bâtie, et permet d'offrir quand il est un enjeu politique, de multiples opportunités à la population : par la protection du cadre de vie, coulée verte autour des murailles a été promulguée en s'appuyant sur la zone *non aedificandi* classée entre 1933 et 1946, et l'extension sur la palmeraie en créant une station d'épuration des eaux usées de la ville pour servir à alimenter le maraîchage et les plantations de vergers de l'oliveraie-palmeraie historique. Le programme Plan vert<sup>4</sup> mis en œuvre par le ministère de l'agriculture enrichit le projet en diversifiant la production avec l'appui à d'autres espèces endémiques (arganier, caroubier, etc.) La dynamique est là même que pour la mise en valeur de centre historique auquel elle est associée. Pour les Tiznitis, l'eau et la source bleue qui est à l'origine de la ville, intègre le noyau historique et une palmeraie qui jadis était davantage inscrite à l'intérieur des murailles. Le mythe fondateur de la Source bleue, traité comme un monument au cœur du noyau historique, sert d'appui aux discours patrimoniaux eux-mêmes associés à des actions effectives et fondamentales pour les plus démunis. Le processus est intéressant à décrire : l'association a l'origine avait la volonté de sauver les productions agricoles et partant d'aider la population la plus défavorisée de la ville vivant de maraîchage et d'élevage. La municipalité en ayant fait de ce projet l'un des axes actuels du développement d'une « ville durable » voudrait créer des Activités génératrices de Revenus et aider à une mise en valeur de la ville et de ses abords en donnant des revenus à ces mêmes strates de population. Là, on assiste à un débat, à ce jour pas encore arbitré, qui est mis en œuvre par une commune assez peu ordinaire : le conseil municipal a pesé l'intérêt de développer des oliviers et de créer des revenus supplémentaires mais en même temps voit que cela réduirait la palmeraie à une oliveraie, alors qu'historiquement *Targa zitoun* (« l'oliveraie ») se complétait de *Targa z'ar* (« la palmeraie au grain ») et que certains voudrait maintenir cette diversité, gage également d'un équilibre des eaux.

Ainsi à chaque idée nouvelle, est associée un projet phare, mis en débat et discuté au sein du conseil municipal et des associations. Ensuite, lors de rencontres de quartiers dans les centre socio-culturels de la ville, des élus, des associatifs et des membres des commission de la ville (ingénieur municipal, conseiller à l'urbanisme, technicien ou architecte municipaux) présentent les projets en cours et discutent avec la population des enjeux desdits projets.

---

<sup>4</sup> Le Plan Vert lancé en 2008 par le nouveau ministre de l'agriculture, A. Akhenouch vise à davantage s'appuyer sur le rural et les potentialités locales en une « nouvelle stratégie citoyenne » et une utilisation rationnelle des potentialités naturelles.

Toute cette dynamique peut paraître banale et naturelle, elle n'allait pas de soi il y a de cela seulement dix ans, et correspond à une dynamique nationale insufflée par Sa Majesté et à une donne locale qui mérite un rappel pour mémoire. Tiznit est placée au cœur du Souss dans une région berbérophone *tachelhit* et arabophone par la religion notamment dont les hommes ont la charge. Traditionnellement, un conseil siégeait de personnes que nous pourrions appeler de grands électeurs, si l'on traduisait le mot *tachelhit* d' «inflas », ces dignitaires, représentant chaque lignage, chaque grande famille, qui sans jamais avoir recours à un arbitrage extérieur, débattent d'un problème jusqu'à trouver un consensus qui conviennent à chaque partie. Ceci est d'autant plus fort que cette même société Tiznitia est très conservatrice et que les mariages ont longtemps été endogames, on épousait plus volontiers une cousine qu'une « étrangère » (étrangère au clan), on choisissait plus volontiers dans les branches de la famille. Aussi porter atteinte aux intérêts des uns, revenait aussi à porter atteinte à ses propres intérêts.

Dans le conseil des *Ayt rab'ayn* (les « quarante ») ou des *inflas*, tout comme dans l'associatif, les hommes se réunissent et prennent conjointement un certain nombre de décisions censées être tournées vers le Bien commun contre l'intérêt personnel. Il est intéressant de rapprocher ces deux formes d'organisations du groupe et de l'entraide et de nombreux chercheurs l'ont fait<sup>5</sup>. Le passage, des lignages représentatifs aux membres associatifs, peut effectivement être perceptible à bien des égards, surtout s'il y a réussite des projets par la recherche conjointe du consensus et de l'intérêt général, la permanence des structures étant rendue possible par un événement fédérateur autour de la communauté et de l'identité du groupe, ainsi que c'est le cas ici pour tout élément patrimonial qui résonne comme un élément appartenant aux ancêtres, et qu'à ce titre, on a le devoir de partager.

Mais l'association peut aussi être un échec : nous connaissons nombre de villages où il y a autant d'associations qu'il y a de clans et que chacun aide exclusivement le sien. Souvent un lignage puissant prend le contrôle de l'association, qui est prioritairement mise au profit des

---

<sup>5</sup> Pour citer les plus premiers écrits sur cette question de « gouvernance », MERNISSI, Fétima. *Les Aït débrouillent, ONG rurales du Haut-Atlas*. Casablanca, Le Fennec, 1998 ; AMAHAN, Ali. *Mutations sociales dans le Haut Atlas : les Ghoujdama*, Paris, Maison des sciences de l'Homme, Rabat, Éditions Laporte, 1998 : 82-85 ; TOZY, Mohamed. *Monarchie et Islam politique au Maroc*, Paris, Presses de la Fondation Nationale des Sciences Politiques ; TOZY, Mohamed & Abderahman, LAKHSASSI, « Le Maroc des tribus, mythe ou réalité ? », in Hosham Dawod (dir.), *Tribu et pouvoir en terre d' Islam*, ed. Armand Colin, Paris, 2004 : 178-182.

siens, c'est-à-dire de son clan et de ses affiliés traditionnels. L'utilisation de l'institution et le bâtiment du grenier collectif sont alors orientés dans un sens particulier. Dans ces configurations à multiples associations, les lignages ne sont jamais tous représentés et l'on est loin de la donne démocratique des « républiques berbères »<sup>6</sup> des « grands électeurs » d'*inflas*. Les séances de réunion jadis se faisaient à dates fixes pendant les fêtes religieuses ou en cas de litiges sérieux en sessions extraordinaires. Pendant les fêtes, tout le groupe est réuni, même ceux qui voyagent, émigrent ou ont deux habitats fixes (transhumants, émigrés en Europe, etc.); c'est lors de ses séances que sont prises des décisions importantes pour le groupe (électricité communale, route, *segua*), se déroulent en présence de tous les représentants de chaque lignage. Publiques, elles usent d'un modèle de tribunal collectif où celui qui aurait leurré le groupe s'expose à une vindicte générale. Même s'il est évident que les choses restent complexes et évolutives en fonction des années et des rapports de forces ou des enjeux locaux, il est intéressant de noter que ces figures de la gestion communautaire traditionnelle, ont fait leurs preuves, et qu'à ce titre, elles sont des outils classiques de gestion de la chose publique. Dans certaines séances, les choses vont très vite, la décision est lancée, à peine discutée car ne soulevant aucune remarque, et aussitôt tacitement votée.

Les autorités de la ville de Tiznit (élus et préfecture) en concertation avec les associations de quartiers, ont choisi de mettre en valeur le patrimoine, dans une approche participative, respectueuse autant des habitants que de l'histoire des lieux.

### **Revitalisation du centre historique et de ses abords**

Rendre effective l'idée d'une revitalisation du centre historique et de ses abords, s'est d'abord construite à partir de l'expérience concrète d'un certain nombre de projets réhabilités.

Car, l'idée de pouvoir conserver les formes anciennes, voire les restituer, a pris forme dans les esprits, n'impliquant plus, comme naguère la rénovation brutale (*islah*) qui, la plupart du temps dans le pays, faisait table-rase des formes anciennes et des procédés locaux, en reconstruisant « en dur » (béton armé) sur l'ancien site détruit, un nouveau bâtiment dénué de toute réflexion sur son intégration dans un contexte particulier, ni même sur la charge symbolique de monument porteur d'une mémoire spécifique. Ceci intervient au moment où la médina de Tiznit, réputée pauvre, et devenue anarchique, s'est disloquée en divers quartiers

---

<sup>6</sup> Robert Montagne, 1930.

défavorisés, et connaît les phénomènes paradoxaux désormais classiques de gentrification et de destruction incontrôlée. La saturation du centre en services informels, l'insuffisance des services de base, la faible capacité d'absorption des équipements collectifs existants et des services de base, le statut mixte du foncier (biens de main morte et patrimoine lignager), a précarisé l'habitat en médina. La fonction résidentielle hétérogène autrefois a été remplacée par une fonction résidentielle de strate basse tandis que des étrangers de plus en plus nombreux, achètent, dans un but spéculatif, des demeures effondrées.

Les premières restaurations se sont ainsi accompagnées de journées de sensibilisation. La mise au point d'un enduit de chaux-terre qui a permis de rendre visible la qualité de la restauration de la *Kasbah Aghenaj* alors que partout on préfère le béton et qu'on détruit ; les animations pour les enfants (contes, marionnettes dans le théâtre de plein-air) en ce lieu ; Le festival *Imaachar* lancé dans les places historiques conformément à une tradition de carnaval revisitée ; la création du centre culturel *Mers*, très actif le weekend et en soirée ; toutes ces actions, vécues comme des événements, ont progressivement permis de faire émerger l'idée d'une réhabilitation (*tarmim*) possible du patrimoine.

### **Du noyau originel au centre historique**

Une approche sentimentale locale englobe tous les quartiers sans hiérarchisation historique, démarche intéressante que l'on trouve rarement en Europe mais démarche éminemment politique qui ne voudrait privilégier aucune zone, tout en n'assumant que partiellement l'état de dégradation du noyau historique. Une question idéologique vient se greffer à cela et un mythe qui met en scène une lutte en ce noyau historique. Pour définir d'abord où se trouve le noyau d'origine de la ville, il convient de revenir à l'histoire en regardant les cartes successives d'extension d'une ville qui n'en était pas à l'origine, mais un ensemble de Ksours (bourgs fortifiés fermes<sup>7</sup>) qui furent réunis dans l'entité d'un seul rempart par le Sultan

---

<sup>7</sup> Les maisons serrées jadis les unes contre les autres autour d'une forteresse et d'un puits, formaient un Ksar à hauts murs percés de petites meurtrières de forme triangulaires et flanqués de tours carrées. Celles-ci, hormis les tours de guet, parfois pas plus hautes que la muraille faisaient saillie aux angles et permettaient aux tireurs d'interdire l'approche ou l'escalade de l'enceinte. Les piédroits des rares portes étaient généralement épaulés par des contreforts en saillie (*tighurbyn*). Les maisons en pisé ne comportaient le plus souvent qu'un rez-de-chaussée, comportant un étage de salle de réception (*tamesryt*) au-dessus ou à côté des espaces réservés aux animaux.

Moulay Hassan 1<sup>er</sup> pour des raisons stratégiques<sup>8</sup>. La ville prend alors le nom de Tiznit du nom de la tribu la plus représentative<sup>9</sup>. Trois limites correspondent à trois moments de développement de la ville où le centre a glissé ou s'est étendu d'un quartier à un autre. Le centre historique de Tiznit aujourd'hui n'est pas l'écusson de la fondation, noyau relégué et oublié, négligé jusqu'en 2008. Si l'on doit donc définir d'abord le centre historique de la ville, il faut se poser la question de la fondation. La ville comme entité unique s'est peu à peu construite autour d'une source placée sur un point haut de la ville, dans le quartier fondateur des Id Agfa.

### **Le mythe fondateur de Ain Zerka (la source bleue)**

Le mythe fondateur est bien entendu, dans cette zone aride qui se trouve entre le piémont de l'Anti-Atlas et en limites des zones présahariennes du pays, lié à l'eau. Elle aurait été découverte par une femme, au destin singulier.

Le fait d'associer le récit de cette découverte à la fécondité est un procédé classique de création d'un lieu, toujours autour de la manne de l'eau dans une région prospère mais placée sur une ligne d'aridité. Tout le récit de fondation insiste aussi sur les conditions d'une découverte où l'eau jaillit mais pour venir en aide à une femme qui porte en elle la vie : un enfant à naître. La même légende place la découverte de cette source au début de l'Hégire, au VII<sup>e</sup> siècle de notre ère. Ceci est important : car l'islam ne répand en ses régions que très tard,

---

<sup>8</sup> Le souverain réorganisa Tiznit qui jusque là était une ville ouverte. C'était un ensemble de ksours groupés autour et en aval de la Source bleue et qu'un oued coupait en deux zones. L'agglomération était importante et stratégiquement bien située mais ne disposait pas d'un système de défense collectif. Il décida d'en faire une base d'opérations militaires qui puisse lui servir plus tard. Il donna donc l'ordre de construire une enceinte fortifiée qui devait inclure non seulement les Ksour mais encore la plus grande partie de la palmeraie et des jardins. Lorsqu'il quitta la région, le 22 Juillet 1882, Moulay Hassan laissa un Khalifa et une garnison à Tiznit. Ce même jour commencèrent les travaux de construction des remparts.

<sup>9</sup> La Notice des Affaires Indigènes nous apprend que la tribu des Ahl Tiznit, « est berbère du groupe *Chleuh*. Elle tire son nom de celui de la principale agglomération qui se trouve sur son territoire. Les fractions qui la composent ne présentent aucune unité ethnique et ne sont constituées que par des groupements familiaux d'origines divers venus à des époques différentes. Les premiers habitants de Tiznit furent des Id Delha. Il vint ensuite des Aït M'Hammed qui sont des Aït Bou Baker puis des Ida ou Gfa (Ida ou Bâkil) et en dernier des Id Zakeri (Aït Ammeur) qui sont également des Ida ou Bâkil. Une colonie juive forme un cinquième élément de la population de la ville. Elle compta jusqu'à près de cinq cents individus. Son importance numérique l'avait fait organiser en communauté. Les plus anciens de ses membres étaient venus d'Ifrane de l'Anti-Atlas. Il s'y joignit par la suite des familles berbères judaïsées qui constituèrent la majeure partie du peuplement. Beaucoup plus tard il y eut quelques éléments venus d'Essaouira. Actuellement cette colonie est considérablement réduite par suite de l'émigration de beaucoup de ses membres vers la Palestine [Israël à partir de 1948]. Enfin étaient inclus dans la tribu des Ahl Tiznit trois villages peu éloignés de la ville, El Auina, Tadouart et Atebbane. Le peuplement de ces agglomérations n'a pas non plus de commune d'origine. Cependant des intérêts communs et un impératif de défense aux temps troublés d'autrefois les avait fait se solidariser avec les habitants de Tiznit et s'intégrer dans leur collectivité. Depuis quelques années on constate un apport massif des Oulad Jerrar qui viennent se fixer à Tiznit pour y vivre et y commercer. A partir d'une date plus récente [1920] des nomades arabes, attirés par le rayonnement du cheikh Mâ-el-Aïnine, viennent de plus en plus nombreux en cette ville », p. 30.



entre le XI<sup>e</sup> et le XIV<sup>e</sup>, par vagues successives ; ce récit est donc sans doute anté-islamique. Et comme de coutume dans le pays, tout ce qui est antéislamique est souvent placé dans la *Ljahiliya*, ce temps d'avant l'Islam. à *l'jahiliya*, le temps de l'ignorance, le temps des ténèbres d'avant l'islam. *Ljahiliya* renvoie à l'âge de l'ignorance et du paganisme, l'âge des ténèbres, des siècles obscurs et des mœurs dissolues, un âge qui a précédé l'avènement de l'islam ; par extension, il désigne toutes les pratiques dénoncées comme païennes, voire non-orthodoxes. Le raccourci est simpliste mais efficace.

Aussi n'est-il pas étonnant, que cette légende fondatrice ait été relue à la lumière de toutes sortes de critiques où pointe d'abord l'idée d'une sainte aux mœurs un peu légères et qui n'aurait eu de cesse ensuite que de se racheter culpabiliser de ses fautes. Au point que le toponyme de *Tiznit* est rapproché du mot arabe péjoratif *aznia* qui désigne l'adultère, la dame s'appelant aussi Lala Zininia. Il apparaît bien, que ce mythe, relu plus tard, dans une ville connue pour ses Oulémas (docteur de la loi) et pour ses medersas (écoles coraniques), dans une région fameuse appelée *Souss El Alima* (Souss de la haute connaissance – sous-entendu des sciences de l'islam), le récit insistera sur un péché adultérin et niera la dimension pourtant passionnante de faire naître la création de la ville avec la naissance de l'Islam (An 6 de l'Hégire, autour de 626-627 de notre ère, au début du VII<sup>e</sup> siècle) alors que les monuments les plus anciens de la ville appartiendraient aux XV<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècles. D'autres récits mythiques de la ville la feront placée plus près de mythes fondateurs liés aux Almoravides, cette dynastie exemplaire du XI<sup>e</sup> siècle qui permit une première implantation de la religion islamique nouvelle et sa diffusion<sup>10</sup>. Le mythe nous apprend surtout à saisir une autre évidence dont on retrouve les contours dans les traces matérielles, Tiznit est un espace aride où la gestion de l'eau est fondamentale pour la survie quotidienne.

### **De la forteresse, arsenal de guerre, au musée de la ville**

Un autre récit important va se superposer à Ain Zerka, au mythe premier de la source bleue lorsque le pouvoir alaouite s'installe à Tiznit pour contrer un pouvoir puissant détenu par une zaouia prospère à une trentaine de km, une zaouia qui essaie alors de développer son commerce par les ports ou les comptoirs portugais et anglais établis sur les côtes atlantiques.

---

<sup>10</sup> Si la geste locale fait référence ainsi à une héroïne du VII<sup>e</sup> siècle, il y a collusion avec le XI-XII<sup>e</sup> siècles dans des récits revisités par les hommes. Les femmes, elles, font un récit plus chatoyant où la dimension politique est minorée devant l'importance des étapes de la vie de cette future sainte. La collusion permet en effet d'analyser ce phénomène comme l'appropriation d'un mythe par l'espace quotidien. Les événements, les lieux, mais aussi les héros sont réadaptés autour d'une légende véritablement ancrée dans le site topographique.

Une zaouia puissante que l'on a appelé le royaume de tazerwalt. Le pouvoir central commence dans les années 1820 à construire la kasbah Aghenaj, arsenal où l'on pourra préparer une guerre mais aussi se replier en cas de besoin. La kasbah Aghenaj du nom d'un caïd qui est célèbre pour ses exactions et ses démantèlements de greniers dans l'Anti-Atlas, va donc annexer une résurgence de la source bleue et prendre une partie de l'eau. C'est cette appropriation de l'eau qui modifiera la morphologie des ruelles qui mènent à la palmeraie. C'est ce lieu, dont il ne reste plus que les remparts qui fait office en 1940 de prison civile jusqu'à la fin des années 1990, et qui est devenu l'objet de toutes les attentions de la municipalité en 2003, et qui va progressivement devenir le musée municipal de la ville.

### **Le classement et la protection**

Que nous apprennent les textes coloniaux sur la ville de Tiznit, pourquoi son classement et quels en furent les étapes ? D'abord, une caractéristique essentielle – malmenée ces quatre dernières décennies – est énoncée pour placer clairement une ville de garnison dans un circuit touristiques culturel qui donnera d'autres débouchés :

«Elevées vers 1880 par la Méhalla chérifienne, les murailles de Tiznit ensèrent une ville qui conserve encore à un degré éminent son caractère de grosse bourgade saharienne bâtie en terre. Le style d'architecture qui en découle et les formes d'ornementation que les *mâllemines* [maîtres-artisans] locaux sont accoutumés à traiter dans la pierre friable du Massa ont déterminé une physionomie fruste qui doit tout son charme au contraste des matériaux, à leur couleur et à la beauté de la lumière. Dans les parties où la vie indigène est restée à l'écart des influences européennes, le style s'est conservé à peu près tel que les pacificateurs du Souss ont pu le voir vers 1930...<sup>11</sup>»

La caractéristique essentielle de la ville est un l'un des premiers Ksar (bourg) fortifié avant les zones proprement sahariennes où d'autres Ksours, ports sahariens, relient diverses palmeraies au milieu de terres arides. Ce Ksar qui fait le lien entre Nord et Sud, est à la croisée des influences, sahariennes, citadines du Nord, montagnardes de l'Anti-Atlas. Cette caractéristique a malheureusement été perdue et il a été récemment demandé à un cabinet d'architecture de retravailler cette identité visuelle perdue.

### **Protection de la ville et développement local**

---

<sup>11</sup> Tapuscrit, *Cercle de Tiznit*, contrôleur civil E. Grangeon, 1946, p. 45.

Les données coloniales, les courriers échangés avec la Résidence Générale à Rabat, la difficulté qu'il y eût à concilier protection de la ville et développement local sont consignés. Au départ les colons vivent – à l'inverse des discours Lyautien qui refusait la promiscuité entre les deux « populations » – dans la vieille ville et construisent leur « Kasbah administrative » en matériau locaux. Dans les années 1940, sont créés des services nouveaux à l'extérieur de la ville et une « cité européenne » à l'instar des autres villes du Protectorat. Et, « par voie de conséquence , il convient de donner un statut complet de protection à la ville indigène ». Les règlements premiers de protection (1933) sont jugés insuffisants. Sans doute n'ont-ils pu être complètement appliqués pour des raisons de développement mal anticipé de la ville. Un nouveau règlement, plus adapté et faisant davantage d'entorses à un règlement patrimonial strict voit le jour en 1952<sup>12</sup>.

Un divorce de position oppose clairement militaires et civils :

« La vie trop rapprochée avec les Indigènes, la claustration entre les murailles urbaines, l'habitation dans les murs encore plus petits et resserrés des maisons indigènes et l'impression de relégation qui en résulte sont à la base des difficultés sociales éprouvées à Tiznit. Les Autorités locales ont tendance à minimiser ces facteurs car leur expérience est toute différente ; elles sont en effet logées dans des villas européennes entourées de jardins spacieux et isolées du reste de la ville par des enceintes. Le remède à ces mauvaises conditions d'existence est de donner aux résidents de Tiznit la verdure, les vues et l'impression d'espace qui leur manquent. Le seul emplacement réunissant actuellement ces éléments est dans l'olivette du Nord. La sécurité est facile à assurer par une muraille presque invisible de l'intérieur. La liaison avec la ville Administrative qu'on ne saurait déplacer, est réalisée par la chaussée bordant l'oued. L'adduction d'eau demande l'exécution d'un Kilomètre de séguia ou de canalisation. Les égouts sont possibles car le terrain est en pente. La situation sur le reg, au S.W. de la Médina, où l'Autorité Militaire envisage la création d'une cité européenne, sera intenable pendant les premières années car tout y est à créer : routes, verdure, clôture, défense contre le vent, le soleil et la poussière. Il faudra une dizaine d'année dans les meilleures conditions économiques pour que l'habitat y soit agréable et détermine l'exode des Européennes habitant en Médina. Enfin, la proximité du camp militaire et de terrain d'aviation ne paraît pas souhaitable... »

Il est intéressant de rapprocher ces textes qui soulignent les pressions existant déjà sur le foncier aux plans, cartes et photographies. Le centre du pouvoir sous le protectorat s'est

---

<sup>12</sup> Arrêté ordonnant une enquête en vue du classement de la ville de Tiznit et ses zones d'extension et de protection, Direction de l'Instruction Publique, Inspection des Monuments Historiques, B.O. n° 2079, août 1952, p. 1201.

déplacé et le nouveau centre historique également. La Place du Méchouar, c'est-à-dire la place royale (le méchouar désigne le « lieu des conseils consultatifs » généralement établi à l'intérieur de la citadelle d'un souverain) s'est implantée sur la rive gauche de la ville, à l'opposé de Ain Zerka, mais en un point où les puits sont nombreux reliés à des citernes (l'été). La Kasba khalifale du Sultan s'est élevée d'abord (à partir de 1882), majestueuse faite de trois palais agglomérés enfermée dans des remparts peu élevés. Face à elle, et reprenant son vocabulaire architectural a été bâtie la Kasba administrative en 1926 par les colons, et un hôpital attenant puis un tribunal, flanqués de casernes militaires chaussées dans les remparts<sup>13</sup>. C'est aussi sur cette place que s'était greffée en 1909, le pouvoir religieux, en la personne du cheikh Haj Mohammed Mâ El Aînine, fondateur de la ville zaouia de Smara. Son tombeau élevé à sa mort l'année suivante devint vite un pèlerinage annuel important qui a toujours court. Autour de ces trois symboles de l'exécutif, du religieux, de l'administration et du politique, se sont adjoints des boutiques sous forme de ruelles et un mellah (quartier juif) auprès de la Kasbah du sultan, lui-même relié aux autres marchands. On peut donc dire qu'au tournant des deux siècles (XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles), le centre historique s'est déplacé vers le sud, créant notamment Bab Jdid (la porte nouvelle) et de nouvelles vocations aux espaces, notamment marchandes. Les souks qui avaient lieu à l'extérieur de l'enceinte (souk du chameau notamment) se font désormais à l'intérieur tandis que l'idée de l'entrepôt marchand se transforme en une démultiplication de boutiques.

A l'issue de cet examen rapide de l'extension de la ville récente de Tiznit au Maroc, il a été intéressant de montrer une expérience coloniale de mise en patrimoine d'une petite cité saharienne dont le quartier historique est d'abord annexé par un premier pouvoir pour pouvoir bénéficier de la ressource hydrique avant de se déplacer en amont sur la Place dite du Méchouar, une génération plus tard. La mise en tourisme de ces deux quartiers historiques sans hiérarchisation des espaces permet de montrer combien un projet identitaire se nourrit des traces matérielles revisitées où la vieille ville devient le réceptacle d'activités de plein-air. L'espace patrimonial est d'abord un espace public, où le monument historique apparaît comme un symbole de fierté, après avoir été longtemps un sujet de honte et de relégation.

---

<sup>13</sup> En Mai 1934 est créé à Tiznit notamment le siège du Commandement Militaire des Confins Algéro-Marocains.